

MAUDIT
temps des fêtes

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Maréchal, Cynthia, 1961- , auteure
Maudit temps des fêtes / Cynthia Maréchal

ISBN 978-2-89783-206-3

I. Titre.

PS8626.A745M382 2018 C843'.6 C2018-941290-9

PS9626.A745M382 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Shutterstock, 123RF, Freepik

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Cynthia Maréchal

MAUDIT
temps des fêtes



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

En cette matinée du 1^{er} novembre, Johanne Bérubé marchait d'un pas allègre sur la rue Masson en direction de la pharmacie Jean Coutu. Malgré le début de ce mois annonçant l'hiver, le temps était doux et ensoleillé. Les vitrines étaient encore décorées aux couleurs d'Halloween. Johanne croisa quelques piétons qui la saluèrent d'un hochement de tête. Tous la reconnaissaient à sa démarche dynamique et à son physique attrayant. Petite, bien proportionnée, chevelure auburn, yeux verts un brin malicieux, Johanne, tout juste cinquante ans, était une figure connue dans ce quartier familial et sympathique. Elle y tenait une boutique de produits naturels près de la 7^e Avenue depuis bon nombre d'années.

D'ailleurs, elle se félicitait d'avoir proposé à sa fille Élodie de travailler avec elle dans son commerce, qu'elle avait judicieusement nommé Naturex. Johanne était une mère de famille heureuse de sa vie. Elle avait deux beaux enfants : Élodie, vingt et un ans, et Sébastien, dix-neuf ans. Elle vivait avec leur père, son mari qu'elle adorait et qui le lui rendait bien. Elle avait rencontré Pierre Morin près de vingt-cinq ans plus tôt. Ce dernier travaillait à l'époque à la SAQ de la rue Masson. Johanne s'y rendait tous les quinze jours à peu près pour acheter la bouteille de scotch de son père qui, déjà, en ce temps-là, sortait très peu de la maison. Chaque fois que Johanne se présentait à la SAQ, le beau Pierre accourait pour servir cette jolie cliente au sourire si lumineux. Un jour, il lui avait déclaré qu'il la trouvait un peu jeune pour consommer du scotch si régulièrement...

Vingt-cinq ans plus tard, Pierre travaillait toujours à la SAQ, mais désormais comme directeur dans une autre succursale, à

Laval. Son travail le satisfaisait pleinement, et l'aller-retour quotidien ne le fatiguait pas. Il empruntait la rue Papineau jusqu'au pont Papineau et parvenait sans encombre au Centre Duvernay. Au grand bonheur du couple, leurs deux enfants étaient toujours à la maison. Il y avait amplement d'espace dans le triplex de la 4^e Avenue pour loger tout ce beau monde. La famille résidait au rez-de-chaussée, la mère de Johanne et son compagnon occupaient le premier étage. Quant au deuxième, il était habité depuis de nombreuses années par Raymond, un vieux solitaire. On n'avait jamais augmenté son loyer par générosité et parce qu'il était un bon locataire bien tranquille. Le couple Bérubé-Morin avait racheté l'immeuble à la mère de Johanne après le décès de son mari, une vingtaine d'années plus tôt. Ce dernier avait succombé au cancer du poumon. Chacun pensait, tout comme les médecins, que la cigarette était en grande partie responsable de sa maladie, car l'homme avait fumé plus d'un paquet par jour depuis sa jeunesse.

Johanne se réjouissait que sa fille l'assiste à la boutique. Les cours d'Élodie à l'université, bien répartis, lui permettaient de travailler le lundi et le mardi matin jusqu'à quatorze heures, ainsi que le jeudi et le vendredi soir. Elle mettait également la main à la pâte la fin de semaine. Petit magasin de produits ciblés et triés sur le volet, Naturex n'était pas toujours bondé. Cette situation idéale permettait à Élodie d'avancer dans ses lectures et travaux scolaires lorsque la boutique se vidait de ses clients. Par ailleurs, Élodie possédait une excellente faculté de concentration; elle pouvait étudier même en écoutant de la musique. L'histoire de l'art la passionnant depuis l'enfance, elle avait choisi ce programme pour ses études de premier cycle.

En arrivant près de la pharmacie Jean Coutu, Johanne s'étonna : avait-elle eu une illusion auditive en percevant une mélodie allègre du temps des fêtes? Elle s'immobilisa sur le trottoir pour écouter plus attentivement. En effet, la chanson *Le petit renne au nez rouge* était diffusée dans la douceur de cette matinée d'automne depuis le haut-parleur fixé au-dessus de la porte d'entrée du commerce

où l'on trouve même un ami. Johanne leva les yeux au ciel en se rendant compte que Noël s'annonçait déjà. Bouche bée, elle observa un employé affairé à installer des décorations scintillantes évoquant de petits sapins enneigés dans la vitrine du commerce.

— Ah ben maudit ! Je ne peux pas le croire ! s'exclama-t-elle.

— Bien oui, madame, renchérit une voix rauque. C'est comme ça chaque année après Halloween ! Une petite monnaie, m'dame ?

Johanne aperçut, assis contre le mur près de l'entrée de la pharmacie, un mendiant qui tendait dans sa direction un vieux gobelet à café vide. Reconnaisant l'homme, elle sourit. C'était Gérald le clochard qui, depuis longtemps, revenait régulièrement quêter à cet endroit. Quelques années plus tôt, pour mériter son petit pécule, il ouvrait la porte du Jean Coutu aux clients. Mais à cause du progrès technologique, maintenant la porte était automatisée. Gérald restait désormais assis en tailleur, brandissant son verre de carton. Johanne déposa une pièce d'un dollar dans le gobelet et entra dans la pharmacie.



Pierre Morin savourait à petites gorgées le café latté qu'il avait acheté chez Tim Hortons, comme presque chaque matin avant d'arriver au travail. Il était assis à son bureau dans l'arrière-boutique de la SAQ du Centre Duvernay à Laval. En sa qualité de directeur de succursale, il prenait soin tous les jours, avant d'entreprendre sa journée, de mettre de l'ordre dans la paperasse qui jonchait sa table de travail. Il profitait également de cet instant de détente, café chaud à la main, pour réfléchir à sa situation actuelle. Il était fier de lui-même, de sa réussite professionnelle. Même s'il avait abandonné à mi-parcours ses études au cégep, il avait su tirer son épingle du jeu.

Quand il avait annoncé à son père sa décision d'interrompre son année scolaire pour prendre une année sabbatique, ce dernier l'avait vivement sermonné : les études étaient fondamentales pour

arriver à quelque chose dans la vie, laisser tomber l'école était un signe de paresse et surtout cela hypothéquait l'avenir. M^e Roger Morin, réputé avocat en droit civil de la région des Laurentides, connaissait mieux que tout autre le profit que l'on pouvait tirer d'un diplôme universitaire. Il avait menacé de couper les vivres à son fils, lui reprochant d'abuser de la situation. Pierre avait de la chance, car son père payait sa part de loyer du quatre et demie qu'il partageait avec son meilleur ami, Alain Lebel. L'avocat était resté furieux longtemps. Son fils, l'aîné de surcroît, l'avait grandement déçu. Huguette, la mère aimante de Pierre, avait intercédé en la faveur de son garçon auprès de son mari pour calmer le jeu. Mais la décision de Pierre était irrévocable ; il estimait que le cégep ne menait à rien et, de plus, il voulait vivre le rêve qu'il partageait avec son ami Alain. En effet, les deux compères voulaient partir à l'aventure au Mexique pendant quelques mois. Pierre avait même précisé à son père qu'il en profiterait pour se cultiver en étudiant l'histoire des Aztèques. Il avait ajouté que les voyages formaient la jeunesse et que s'il revenait avec l'envie d'étudier, il retournerait au cégep, tout simplement.

Les deux amis avaient passé l'automne 1985 et l'hiver 1986 au Mexique, à Tulum, vivant dans des cabanes de bambou, dormant dans des hamacs et se nourrissant de produits locaux. Avec le recul, Pierre ne doutait pas une seconde que ce voyage, une des meilleures décisions de sa vie, lui ait donné les plus beaux moments de sa jeunesse. Avant d'affronter sa vie d'adulte, il avait eu besoin de la plage, du soleil et de l'absence totale de contraintes.

À son retour, Roger l'avait boudé de façon ostentatoire pendant un certain temps. Mais lorsqu'il avait constaté que son fils cherchait du travail, il s'était radouci. Pierre n'avait pas tardé à décrocher un emploi à la SAQ de la rue Masson à Montréal. Dès lors, il avait gagné correctement sa vie et, quelques années plus tard, avait décidé de vivre en couple avec la pétillante Johanne Bérubé. À partir de ce moment, Roger Morin et sa femme Huguette avaient été très fiers de leur fils. Le couple avait poussé la générosité et la

bienveillance jusqu'à offrir à Pierre l'argent qu'ils avaient épargné pour ses études supérieures, lorsqu'il leur avait annoncé qu'il avait l'intention de se marier avec Johanne et de fonder une famille. Néanmoins, Roger avait toujours regretté que son aîné n'ait pas suivi ses traces sur le plan professionnel.

Confortablement assis derrière sa table de travail, Pierre pensa qu'il était heureux, et ce, depuis longtemps. Il était content de ses accomplissements. Il occupait un poste de directeur de succursale dans une SAQ très fréquentée, et profitait de bons avantages sociaux. De plus, et cela augmentait son sentiment de satisfaction, il lui restait moins de dix ans à faire avant de prendre une retraite bien méritée. Il sourit à cette idée. Qu'il ait vieilli et pris de l'embonpoint, surtout dans la région de l'abdomen, lui importait peu. Par contre, sa calvitie prononcée l'agaçait de plus en plus. Heureusement, grâce à son air jovial et à son visage peu ridé, il n'accusait pas ses cinquante-deux ans bien sonnés. Puis, il songea à ce qui lui procurait le plus de fierté dans l'existence, soit sa famille : Johanne, sa femme, et leurs enfants, Élodie et Sébastien Bérubé-Morin. C'était pour eux qu'il travaillait chaque jour avec enthousiasme et bonne volonté.

Pierre termina son café et classa quelques papiers avant d'aller accueillir les employés dans la salle d'exposition.